Document généré le 6 juin 2025 06:39

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une erreur

André Major

Volume 5, numéro 2 (26), mars–avril 1963

Jeune littérature… Jeune révolution

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30211ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Major, A. (1963). Une erreur. *Liberté*, *5*(2), 109–112.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1963

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Une erreur

Je quittai mon bureau. Il était cinq heures. J'étais fatigué. Beaucoup de textes à corriger aujourd'hui. Je rentrai chez moi à pied. Comme je refermais la porte, j'entendis la sonnerie du téléphone.

"Allo, oui, c'est moi. Oui, c'est ça... Ce soir, à sept heures. Bon, j'y serai. Bonsoir, madame."

Je notai l'adresse. Je bus un café parce qu'il faisait froid. Puis je lus. A six heures, je partis. Je me rendis à l'endroit que l'on m'avait désigné. On m'attendait. Un monsieur ventripotent et endormi; une femme à lunettes, dans la trentaine.

— Veuillez entrer, monsieur, me dit-elle.

J'entrai dans la pièce. Elle s'assit; j'en fis autant. Elle feuilletait un dossier.

— Paul Martineau? demanda-t-elle.

— Oui, c'est moi.

— Vous êtes là?

— Oui, je suis là.

— Depuis quand?

— Depuis une minute à peu près.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas encore. On m'a appelé, je suis venu, comme vous voyez.

— Oui, je vois.

Elle se tut; moi de même. Elle regardait toujours le dossier.

— Votre âge?

— Vingt ans, madame.

— Votre occupation?

— Multiple.

— Pardon?

— Multiple. Je change de temps en temps.

— Que faites-vous actuellement?

— Je travaille pour une maison d'éditions.

— Pourquoi?

— C'est un peu par hasard. C'est arrivé comme ça, sans que je le veuille. On m'a demandé, j'ai accepté, voilà.

— Vous êtes marié?

— Non.

— Vous avez la compétence requise pour le mariage?

— Sans doute.

— Comment vous y prendriez-vous pour faire des enfants?

— Un peu comme tout le monde, j'imagine.

— Pourquoi feriez-vous des enfants?

— Je ne sais pas encore, madame.

— Quand le saurez-vous?

— Je l'ignore, croyez-moi.

— Je vous crois.

— Merci.

— Que lisez-vous?

— Oh! c'est difficile à dire... En plus des textes que je corrige, je lis les oeuvres de Simenon et d'Hergé.

— Les journaux?

— Ça dépend où je suis. Habituellement, je lis *Le Devoir* parce qu'on peut le prendre dans les boîtes. Vous comprenez, ça ne coûte pas un sou.

— Que pensez-vous de ce journal?

— Je n'en pense rien.

— A quoi pensez-vous d'habitude?

— Cela varie avec la température: quand il fait beau, je pense à ma première communion ou aux cigales que j'écoutais chanter lorsque j'étais enfant; quand il fait humide, je pense qu'on devrait dormir plutôt que de travailler; et quand il pleut, je pense à Claire qui pleurait tous les samedis parce qu'elle était fatiguée et parce que nous n'avions pas le goût de nous aimer.

— Qui c'est Claire?

— Une fille.

— Vous la connaissez?

— Un peu. C'est surtout sa main que je connais, que je con-

naissais... Elle me la donnait souvent. Un jour, elle me l'a donnée pour la dernière fois.

— Vous la voyez encore?

— Des fois, quand je rêve.

— Pourquoi rêvez-vous?

— Ah! ça, personne ne me l'a dit.

— Qu'allez-vous devenir plus tard?

— C'est gênant...

— Répondez.

— Ce que je vais devenir... Je ne l'ai jamais su d'avance. Je ne me suis jamais fait tirer aux cartes. Et puis, vous savez, j'attends ce qui vient, je prends ce qui arrive.

— Il vous arrive de pleurer?

— Pas régulièrement. De temps en temps...

— Pourquoi?

— C'est bien important?

— Très important.

— Je crois que c'est à cause du coucher du soleil. J'ai peur, comme si le noir allait me jouer un mauvais tour.

— Vous avez des amis?

— Ça arrive.

— Vous les voyez souvent?

— Non, par hasard.

— Pourquoi travaillez-vous?

— Pour payer ma nourriture. C'est la coutume de travailler pour gagner son pain.

— Qui aimez-vous?

— Comment savoir? Si je connaissais tous les gens, je pourrais vous le dire...

— Vous avez déjà été tenté de vous suicider?

— Evidemment, j'ai déjà été tenté... Mais vous savez, l'émotion, ce n'était pas bon pour mon coeur.

— Si je vous giflais, que diriez-vous?

— Je ne dirais rien. Ça me ferait de la peine parce que je ne vous ai rien fait de mal.

Elle se leva, s'avança vers moi, me frôla.

— Et si j'allais chez vous ce soir, que feriez-vous?

— Il faudrait décider.

— Avez-vous beaucoup d'espoir?

— Pas beaucoup. C'est une chose qu'on a oublié de me donner.

— Bon, maintenant, quel conseil voulez-vous que je vous donne?

— Je n'en veux pas.

— Il va falloir que vous le vouliez, vous avez réclamé nos services. Nous sommes payés pour vous aider.

— Je m'excuse, madame, mais je n'ai jamais réclamé les services de qui que ce soit. Il est d'ailleurs impossible que j'aie eu une telle idée.

— Vous êtes bien monsieur Paul Martineau?

— Il me semble.

— Vous nous avez appelés la semaine dernière?

— Pas que je sache.

— Il y a donc une erreur.

— C'est bien probable.

— Notre entretien a été inutile.

— Je pense comme vous.

— Vous n'avez rien à faire ici.

— C'est exact. Bonsoir, madame.

Dehors, il commençait à faire sombre. J'ai marché quelque temps. "Demain, c'est mon anniversaire", ai-je pensé. Et j'ai soudainement eu envie d'être très vieux pour ne plus avoir des idées de jeune homme.

André MAJOR